

# 43<sup>15 centimes</sup> RASOIR



C'est l'major Dagobert,  
Qui a mis l'tribunal à l'envers!



Rédacteur en chef:  
CARLOS DE BADAJOZ.

Bureaux:

Rue Carlier, n° 4  
A LIÈGE.

23 AVRIL 1871.

Troisième Année.

# LE RASOIR

## JOURNAL SATIRIQUE

Dessinateur  
VICTOR LEMAITRE.

Bureaux:

Rue Carlier, n° 4.  
A LIÈGE.

23 AVRIL 1871.

Troisième Année.

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers et chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48. — A Huy, chez M<sup>me</sup> MALIZARD, Station de Huy. — A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire.

### Simple aperçu.

Il peut avoir vingt ans tout aussi bien que trente, et trente que quarante-cinq. — Ce n'est pas une énigme.

Voyez-le dans le temple de Thémis, dans l'étroit couloir réservé aux défenseurs des veuves et des orphelins et où il s'est glissé avec effort, au risque de détraquer l'appareil.

Sa figure est grave et austère ; vous lui compterez 45 ans.

La robe immense dont il est affublé, suffirait à décorer la façade de l'hôtel-de-Ville, un jour de cérémonie.

Sa diction est pure des soubresauts convulsifs, familiers aux violoncellistes et aux orateurs des cours d'assises.

Son geste est sobre et naturellement arrondi.

Il écoule ses discours avec l'onction d'un séminariste récitant la prière du soir.

Ce n'est plus lui, qu'en sortant de l'immense draperie, comme le soleil du milieu des nuages, il apparaît rayonnant dans son uniforme guerrier.

Il n'a plus que trente ans, l'âge de la force et de la virilité.

L'œil perçant et fier comme le regard du lynx, la moustache acérée comme la pointe de son glaive, la poitrine remplie d'appétissantes rondeurs, bien que placée au 2<sup>me</sup> rang par suite des empiétements de l'abdomen, il s'avance avec la majesté d'un phénomène.

Sa tunique tendue sur ses larges flancs menace à chaque instant de lancer à droite et à gauche les boutons qui ne résistent qu'au prix des plus douloureux efforts.

Les gémissements de son coursier annoncent son arrivée.

Le 4<sup>me</sup> bataillon, fier d'un pareil chef, le contemple d'un œil attendri.

Ses ardeurs belliqueuses sont-elles à la hauteur de ses dehors guerriers ? Lui seul pourrait le dire.

Son sabre n'est jamais sorti du fourreau que pour fendre l'air, et lui-même n'a jamais bu du sang.

A table, Porthos, un mangeur légendaire, auprès de lui n'eut été qu'un enfant.

Et cependant Porthos dévorait un mouton !...

Au besoin, il eut pu avaler Porthos !

Certes ce n'est pas une bouche inutile !

Sa fourchette est sûre et rapide, et il éprouve en face de certains mets, des élans de jeune homme qui font trembler ses voisins !

Son palais, d'une exquise sensibilité, est un livre toujours ouvert, où le Cordon-bleu le plus complet puiserait de précieuses leçons.

Lucullus en eut fait son idole, et si le baron Brisse avait pu le connaître, il eut trouvé ses menus incomplets.

Ces distractions tant soit peu épicuriennes laissent

pourtant en lui une grande place aux récréations de l'intelligence.

C'est ainsi qu'il adore les bains froids.

Par les chaudes journées de l'été, plus d'une naïade endormie a eu son sommeil troublé par ses vigoureux plongeurs.

Les tritons en seraient jaloux ! Amphitrite serait fière de l'attacher à son char !

C'est surtout lorsqu'il s'ébat amoureux dans une eau rafraîchissante qu'on peut dire en toute raison : *Il a l'âme bien trempée !*

HENRIOT.

### Histoire de Causer.

Parmi les innombrables raisons que nos divers gouvernants ont opposé et opposeront toujours au suffrage universel, se trouve à l'avant-garde cette petite romance. — « Nous le disons avec franchise, nous consentirions plutôt à lire les brochures de M. Eugène Beaujean qu'à confier les destinées du pays à une foule d'ignorants, dénués de la moindre instruction et qui, surtout en fait de jugement, ne connaissent que ceux du tribunal de simple police.

Comment ! la partie intelligente du pays serait dirigée, légiférée par des intelligences atrophiées, des balourds crétinisés qui s'enthousiasmeront pour telle ou telle loi sur la foi d'un hableur quelconque qui flattera leurs passions ? — Ni en un acte, ni en deux actes, jamais de la vie ! . . . »

Cette raison n'est pas mauvaise, ô gouvernants chéris, et si je n'écoutais que mon premier mouvement, je n'hésiterais pas un instant à baiser les pas que vous tracez dans la poussière ; mais un doute cruel me saisit, refoulant ma vénération et m'insinuant que vous pourriez bien n'être que des farceurs qui voulez blaguer les populations.

Malgré ma candeur naturelle, j'incline fortement à croire que vous ne vous souciez nullement de faire la lumière dans ces intelligences où la clarté est plus rare que dans une arrière-boutique de la rue Neuvice et que vous préférerez toujours un peuple ignorant à un peuple éduqué . . .

Et de fait, lecteur, si nos gouvernants avaient une inclination si vive, un amour si réel pour l'instruction, pourquoi ne l'ont-ils jamais décrétée gratuite et obligatoire ? . . .

— L'instruction obligatoire ! . . . y pensez-vous ? . . . Mais cette intervention du gouvernement dans la famille, c'est une abomination, c'est une atteinte odieuse à la liberté ! . . . La Belgique est un pays libre, la liberté . . .

— Tout beau, ne nous échauffons pas et laissons tranquillement reposer la Brabançonne.

Certes, la liberté est une belle et bonne chose et nous aurions tort d'en perdre la moindre parcelle. Seulement, il y a liberté et liberté, comme il y a fagots et fagots, et vous n'aurez jamais la liberté — du moins je me berce de ce fol espoir — de briser

tranquillement la glace d'un changeur sous le prétexte que vous désirez remplir votre porte-monnaie.

Sans aller si loin, attende-t-on à votre liberté en vous faisant payer l'impôt ? Je crains peu de me tromper : à moins que vous n'ayez l'âme romaine, vous préférerez toujours glisser votre argent dans un coffre-fort que dans les mains d'un percepteur. Le gouvernement, qui ne se fait pas illusion sur votre bon cœur, vous oblige donc à payer, et vous ne criez pas que l'on attente à votre liberté ! C'est que vous comprenez très-bien, que vous n'avez pas la liberté de vous soustraire à des devoirs et qu'il n'y aurait pas de société possible, si de bonne petites lois, ne venaient obliger les citoyens à les remplir, pour le plus grand bien de la généralité.

La liberté cesse, là où le devoir social intervient.

La société doit assurer à chacun de ses membres, la sécurité contre les entreprises des gredins volontaires ou non. Elle est même si bonne personne, qu'elle couvre de sa protection les animaux, et trouve parfaitement compatible avec une sage liberté de punir un charretier qui maltraite son cheval.

Elle n'hésiterait pas à corriger dare dare, celui qui s'aviserait de prendre la liberté d'anéantir les instruments de travail d'un de ses membres, et ce n'est pas vous qui la blâmeriez bien sûr.

Or, dites moi, je vous prie, si l'intelligence développée par l'instruction n'est pas — dans quelque métier que ce soit — le premier et le plus important instrument de travail ?

Pourquoi donc alors, refuseriez-vous de sévir contre un père qui oblitére l'intelligence de son enfant, le privant ainsi — inconscient le plus souvent et par défaut d'éducation lui-même — le privant ainsi d'un capital inappréciable qui l'aurait aidé à faire moins rudement son chemin, et privant en outre la société des services qu'aurait pu lui rendre un homme intelligent.

Chose curieuse ! . . . Si cet homme casse un bras à son enfant, vous le traînez aux assises, et s'il lui tue son intelligence, vous jetez votre chapeau en l'air en criant : Vive la liberté ! . . .

M. Hymans, répétait autrefois, tous les matins, à ses trente-trois abonnés, que nous marchions à la tête des nations. Je ne discuterai pas cette opinion, car il est toujours flatteur d'appartenir à une nation qui fait l'office de tambour-major ; seulement la Prusse, le Hanovre, la Bavière, la Suède, la Suisse et je ne sais combien d'autres pays, possédant l'enseignement obligatoire, on est porté à croire que ces divers pays sont livrés au gouvernement des crétiens. Toutefois, de notre côté, il serait bon de ne pas laisser penser plus longtemps que nous sommes de détestables égoïstes et d'avidés industriels, savoir :

De détestables égoïstes, en laissant croupir le peuple dans l'ignorance, pour l'empêcher ainsi fatalement de prendre une part active aux destinées du pays.

D'avidés industriels, en refusant l'instruction obligatoire, qui enlèverait des usines et des mines ces pauvres enfants qui s'étiolent et s'abrutissent — mais qui coûtent moins cher que des hommes faits.

H. NOR.



## Les Momies.

(Suite).

Trop heureux de se trouver en société de gentlemen dont la réputation d'honnêteté est intacte, nonobstant quelques faiblesses sur lesquelles nous appliquons le microscope, l'Ecorcheur a sollicité implicitement son admission dans ma galerie. Bien qu'à plus d'un titre il fut en état de revendiquer cette faveur, son nom figurait sur mes tablettes de proscription, car qu'il s'agisse de mœurs ou de peinture, je ne suis guère partisan du réalisme de Courbet.

Cependant n'en déplaise à ceux qui l'ont précédé et à ceux qui le suivront, je rapporte le décret des tracisme qui le frappait.

C'est un type Rabelaisien, quoiqu'il n'ait de la rondeur que dans la taille et qu'il puisse figurer parmi les faux bonhommes de Barrière... A première vue il me rappelle le marin anglais : un tonneau sur deux quilles surmonté d'une mappe-monde ; sa figure d'un rouge ardent pourrait servir de modèle à nos rapins lorsqu'ils ont à peindre ces anges bouffis dont sont parsemés les tableaux de nos églises. Et les ailes ? N'a-t-il pas ses oreilles vers lesquelles il ramène quelques mèches d'un blond douteux s'échappant d'un feutre noir l'hiver gris l'été.

Ce qui distingue l'Ecorcheur, c'est un air de suffisance et de satisfaction qu'on rencontre généralement chez tout possesseur d'un coffre-fort. Il a eu sans doute bien souvent l'occasion d'apprécier la puissance du veau-d'or, car il professe un mépris absolu pour l'humaine engeance.

Si son dédain se manifestait exclusivement par la résolution de proscrire toutes relations intimes, nul n'aurait à s'en plaindre ; mais je me rends difficilement compte du mobile qui le pousse à déverser la calomnie sur les gens les plus honorables. Serait-ce pour imiter la tactique habile de ce larron ingénieux qui, dans le but de détourner les soupçons, s'égosillait à crier au voleur ! Ce n'est toutefois pas impunément qu'il manie l'arme perfide de la médisance et que par de méprisables insinuations il cherche à ternir la réputation d'autrui.

Sa joue est un album où les réponses de ses victimes s'inscrivent en caractères ineffaçables ; elle a souvent rougi sous une réplique un peu forte à laquelle il chargeait Thémis de riposter, car il a la main moins légère que la langue.

Les inconvénients que lui attire son humeur atrabilaire sont des plus variés : il a fait récemment en Allemagne une excursion qui lui a démontré le danger de recourir à l'injure et aux clameurs d'un énergumène à l'effet de manifester ses sympathies pour la France ; la police prussienne a failli lui offrir l'hospitalité dans une forteresse.

C'est de préférence à l'égard des femmes qu'il exerce ses petites noirceurs ; le sexe faible est impuissant à se venger. Il a converti son bureau en boudoir : c'est un petit temple où le fils de Vénus a décoché plus d'une flèche, où les territoires de chasse d'un mari débonnaire ont été envahis, et sous les voûtes duquel on a conclu des marchés qui se rattachent à la traite des blanches.

Harpagon de sa nature, l'Ecorcheur va jusqu'à la prodigalité lorsqu'il s'agit de captiver une aimable pécheresse ; je plains pourtant la naïve colombe qui se prend aux pièges de ce vautour.

En effet, le vin cher aux Liégeois, j'ai nommé le Bourgogne, exerce une influence pernicieuse sur la cervelle peu solide de l'Ecorcheur, et l'amène à des confidences et à des indiscretions dont les conséquences sont très préjudiciables.

En outre ne prétend-on pas qu'il a mis sur le pavé, dans le plus simple appareil une maîtresse trop confiante, et pendant que la pauvre grelottait dans la rue, notre don Juan des halles, ricanant à la fenêtre, lui adressait des sarcasmes. Cette aventure, si elle est vraie, a dû lui attirer les sympathies de nos ingénues qui éprouvent une secrète admiration pour les tyrans.

Quant à nous, la brutalité nous révolte, et j'engage les femmes énergiques qui voudraient exercer des représailles à le tanner sans pitié. Tanner, c'est-à-dire molester, n'est-ce pas son unique préoccupation ! Chatiment serait justice, car l'Evangile nous l'apprend ! quiconque tannera sera tanné.

SOLINA.

## Le Club des PARTICULES.

Une aventure récente, qui est spécialement du domaine de la chronique judiciaire et que je me dispenserai de relater, nous a prouvé combien il est dangereux de laisser choir son porte-feuille dans les mansardes où nichent les chauve-souris qui sillonnent en robe de soie les rues de Liège après onze heures du soir.

Le héros de l'Odyssée qui a eu son dénouement au palais appartient à un club où la noblesse et la haute finance s'arrogent seules le droit de pénétrer. Il est constant aujourd'hui que le jeu y est en grande estime et que plus d'un membre en sort le gousset vide ou bourré de bank-notes.

Le public s'est ému de cet état de choses sur lequel son attention a été appelée et on se demande si les partisans de la suppression des jeux de Spa ne vont pas mettre fin à leurs récriminations.

De l'aventure que vous connaissez il n'en est déjà plus question, mais il surgit des incidents imprévus ; on voit maintenant se mouvoir chaque soir, à proximité du club des Particules, des ombres mystérieuses qui cherchent à éviter les indiscrets. La curiosité m'a poussé à procéder à une enquête et j'ai constaté qu'à côté de larrons à mine patibulaire et d'impures Phrynés qu'attire la perspective d'une riche proie à exploiter, se glissent de respectables matrones ; les femmes de nos honorables dont la confiance est terriblement ébranlée, ont pris, paraît-il la résolution d'entourer leurs époux d'une surveillance rigoureuse. Plus d'un a déjà été saisi par une main frémissante alors qu'il ne suivait pas directement le chemin du domicile conjugal.

J'ai l'espoir d'assister prochainement à une scène de pugilat entre quelque épouse revendiquant son bien et une Diane très peu chaste poursuivant le gibier d'autrui.

Je vous tiendrai au courant des péripéties de la lutte.

SOLINA.

## A Nina.

Vois, l'arbrisseau fleurit, et puis le soleil brille ;  
L'oiseau sur chaque branche étourdit de gaieté  
L'écho qui se réveille, et dans l'ombre, tranquille,  
La violette ouvre au vent ses trésors de beauté.

Vois, tout chante, tout rit : la fleurette gentille,  
L'insecte, et le brin d'herbe, et le bourgeon hâté,  
Et c'est, dans chaque coin la fête de famille  
Que la nature émue offre au dieu de l'Été.

Mélon-nous aux plaisirs que préside Dieu même,  
Dieu, dont la loi première est qu'il faut que l'on s'aime,  
Soyons heureux aussi, mets tes cheveux au vent.

Et puisque tout sourit, que ton front est sans ride,  
Aimons nous bien, Nina, sous ce beau ciel limpide,  
Si beau dans ses splendeurs, mais sombre trop souvent !

(Un soir où le ciel était pur.)

## Petits coups de Rasoir.

— La Gazette continue avec acharnement à demander au professeur-rédacteur s'il est toujours franc-maçon. Celui-ci met un égal acharnement à ne rien répondre.

Dam ! maçon, peut être.... mais franc?.....

— Un haut employé de l'Hôtel-de-Ville se cabre quand on discute ses projets. Il ferme la bouche à ses contradicteurs en répétant plusieurs fois de suite : « Je suis seul compétent ! »

Il est en effet le seul qu'on paie tant.

— Le comte Gruau de la Barre abusant de l'hospitalité de la Meuse annonce « qu'il veut éclairer le peuple et lui montrer que Dieu se mêle des choses d'ici bas. »

Alors, Seigneur, éloignez de nous ce calice !....

— On lit dans tous les journaux que la mode nous viendra de Londres et que l'on portera des chapeaux Bazaine.

Des chapeaux aplatis, naturellement.

Le Journal de Bruxelles rend compte d'une fête donnée par M. d'Anethan. Le buffet, dit-il, abondait en rafraîchissements excellents.

M. Langrand en voyage n'a pu assister à cette petite fête.

Cependant il y a eu des confitures.

H. NOR.

A une blonde sans peur. — Vos communications seront les bien-venues. — La dernière n'est pas publiée, à cause du manque d'espace — Tâchez toutefois de bien nous comprendre. — Si nous relevons les excentricités de certaines personnes du plus beau des sexes, nous n'en restons pas moins vos admirateurs sincères. —

Au surplus vos grâces et vos charmes ne peuvent que gagner au contraste.

A. F.... à Charleroi. — Nous ne pouvons publier que le moins possible des sujets du genre de ceux que vous traitez dans votre correspondance. Il serait préférable d'en choisir de moins sérieux. — Nous eussions dû vous en prévenir. — Vous comprendrez que notre résolution n'a été prise que d'après les conseils de plusieurs lecteurs et dans l'intérêt du journal. —

## Explication du Rébus du n° 41.

Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas.  
Ont deviné — Alfred Stiennon et Placide G. de Verviers.

## Explication du Rébus du n° 42.

Il faut avoir des amis partout.  
Personne ne nous a envoyé cette solution.

## Annonces.

### LIBRAIRIE DÉSIRÉ

PASSAGE-LEMONNIER 12,

JOURNAUX QUOTIDIENS ET HEBDOMADAIRES EN VENTE.

LIÈGE.

La Meuse.  
Le Journal de Liège.  
Gazette de Liège.  
L'Avenir.  
Petit courrier.  
Le Foyer.  
Le Réveil.  
L'Eclair.  
L'Union socialiste.  
Le Rasoir.  
Le Tintamare belge.

BRUXELLES.

Indépendance belge.  
L'Echo du Parlement.  
L'Etoile belge.  
L'Echo de Bruxelles.  
Le Moniteur belge.  
L'Office de publicité.  
Moniteur des intérêts.  
La Finance.  
Le Guide officiel.  
L'Indicateur.

PARIS.

Le Figaro.  
Le Gaulois.  
Paris-journal.  
La Cloche.  
La Vérité.

Le Rappel.  
Le Siècle.  
Petit journal.  
Presse Illustrée.

Impr. et Lith. de J. Daxhelet, Passage Lemonnier, 12.





Jules Favre

le citoyen  
ASSI

Thiers

vive la République!!!